Sémiologie et sémiotique

De la typologie du signe à ses fonctions générales

Noureddine SAMLAK

Université Cadi Ayyad, Marrakech, Maroc.

Résumé : Cet article a pour objectif de présenter quelques réflexions théoriques sur la sémiologie, en tant que science générale des signes, à travers la délimitation de ses champs d'études, de ses éléments constitutifs et de leurs fonctions chez nombre de linguistes et sémioticiens. Il s'agit d'élucider quelques notions de base en rapport avec le domaine de la sémiologie afin de mettre en valeur les outils nécessaires pour une analyse sémiotique et son apport dans des recherches de plusieurs domaines.

Mots-clés : Sémiologie, réflexion théorique, linguistes, sémioticiens, description, domaine.

Introduction

L'origine du mot « sémiologie », ou *semiotics* en anglais, vient du grec *séméion* qui signifie signe et *logia* qui signifie science, ce qui veut dire que la sémiologie est la théorie ou la science générale de tous les systèmes de signes. Elle est apparue pour la première fois avec les stoïciens vers le troisième siècle (Av. J.C.) pour traiter la théorie logique du syllogisme puis elle s'est développée, au début du vingtième siècle, pour donner une nouvelle vision du signe, avec Saussure ainsi que d'autres sémioticiens tels que Barthes, Hjelmslev, Peirce, Locke, Buyssens, Prieto, Mounin, etc.

Actuellement, la sémiologie jouit d'une grande importance dans l'analyse, la description, l'explication et la compréhension de phénomènes linguistiques ou extralinguistiques qui représentent des ambiguïtés pour plusieurs recherches de domaines différents (linguistique, littérature, publicité, médecine, cinéma, etc.). Chose qui nous a poussé, à travers cet article, à nous interroger sur les fondements de cette notion : qu'est-ce que la sémiologie ? Quelles sont ses parties constitutives ? Et quelle est son utilité dans l'analyse et la description des phénomènes internes et externes à la langue ?

Afin de répondre à ces questions, nous avons choisi de traiter d'abord le rapport entre la sémiologie et la linguistique : un sujet qui a suscité beaucoup de débats parmi les linguistes et les sémioticiens partout dans le monde (voir l'école européenne et américaine). Nous proposons ensuite quelques réflexions théoriques, classiques et contemporaines, à propos de la sémiologie pour découvrir les autres appellations connexes à cette notion : « sémiotique » ou « sémiotics », les démarches d'une description sémiotique, les éléments constitutifs du signe, le rapport entre le signifiant et le signifié, etc.

1 Sémiologie et sémiotique

1.1 Essai de définition

Ferdinand de Saussure considère la linguistique comme faisant partie de la sémiologie puisque cette dernière est la science générale de tous les signes y compris les signes linguistiques. Pour lui, la langue en tant que système de signes[1], est « une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale, elle formerait une partie de la psychologie sociale »[2] qu'on nommera : sémiologie. Pour Louis Hjelmslev, continuateur de Saussure, la sémiologie et la linguistique sont synonymes et que la théorie du langage en tant que langue naturelle, est applicable à tous les systèmes de signes, en général. Il parle aussi de l'existence d'isomorphisme de tous systèmes de signes ou systèmes de communication. Roland Barthes, par contre, considère la sémiologie comme faisant partie de la linguistique. Il précise que « la linguistique n'est pas une partie même privilégiée de la science générale des signes, c'est la sémiologie qui est une partie de la linguistique »[3]. Il parle aussi de la sémiologie de signification dans laquelle il considère les objets, les gestes, les images, etc., comme des indices qui sont des significations. Par ailleurs, Buyssens et Prieto parlent de la sémiologie de communication (non linguistique) dont l'objet se limite aux faits qu'ils appellent « signaux » qui permettent la transmission du message d'un émetteur vers un récepteur, ce qui traduit nettement une intention de communication. De ce fait, Buyssens précise que « la sémiologie doit s'occuper des faits perceptibles associés avec des états de conscience produits expressément pour faire connaître ces états de conscience et pour que le témoin en reconnaisse la destination »[4]. Le terme sémiologie, qui est généralement utilisé par les Français et les Européens (Barthes, Saussure, etc.), va entrer en concurrence avec un autre terme anglo-saxon qui est la sémiotique. Celle-ci désigne la théorie des signes dont l'objet est l'ensemble de processus de signification (Peirce, Locke, etc.) et que les sémioticiens vont considérer, vers les années soixante, comme une science particulière, épistémologique et mathématique. Elle n'a pas d'objet propre mais elle constitue une grille d'analyse des phénomènes différents en se demandant quel en est leurs sens. Par contre, la sémiologie, plus générale, sociale et psychologique, peut englober plusieurs sémiotiques : sémiotique musicale, sémiotique picturale, etc. Pour Charles Sanders Peirce, fondateur de la tradition anglo-saxonne de la sémiotique, tout ce qui est mental est sémiotique et que la logique, dans son sens général, n'est qu'un autre nom de

[1] Saussure F., *Cours de linguistique générale,* Paris, Éditions Payot, 1995, p. 107.
[2] Henault A., *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1992, p. 30.
[3] Mounin G., *Introduction à la sémiologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1970, p. 12.
[4] *Idem.*

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

la sémiotique qui englobe la description de toute expérience. Il considère aussi que le signe peut être appelé icône (relation de similitude avec la réalité), indice (relation de contiguïté avec la réalité) ou symbole (relation conventionnelle avec la réalité).

D'autres chercheurs en sémiologie se sont penchés sur d'autres perspectives de recherche. Nous citons l'exemple des travaux de Charles Morris avec le béhaviourisme (comportement significateur) dans lequel « A est signe de B s'il commande la conduite du sujet vers un but comme le ferait B s'il était présent »[5]. Il a donné l'exemple du chien qui réagit par salivation à un signal sonore ou lumineux associé ou non à la présence de la nourriture. Pour Tomas Sebeok, il a fait une tentative de classification universelle de sémiotiques d'après leurs sources (inorganique ou non, avec langage ou non, surnaturelle ou non, etc.), leurs pseudo-sources (astrologie, théologie, etc.), leurs récepteurs (intraspécifique/interspécifique) ou leurs canaux de transmission (acoustiques, gestuels, chimiques, optiques, mixtes, etc.). Mais cette classification a ces défauts, comme le précise George Mounin dans son ouvrage *Introduction à la sémiologie* : « son principal défaut à mes yeux du moins est de confondre sous le nom de communication des phénomènes qui […] sont franchement hétérogènes »[6]. En conclusion, nous pouvons en déduire d'après les définitions susmentionnées, que la sémiologie est soit structurale qui s'intéresse à l'observation, la description et le classement des signes, soit générative qui étudie les processus cérébraux qui interviennent lors de leur production.

1.2 La description sémiotique

Selon Roland Barthes, la description sémiotique s'inspire du structuralisme qui fournit plusieurs concepts permettant de décrire tout langage. La syntaxe, par exemple, se retrouve obligatoirement dans toute analyse d'un langage. Pour le langage verbal, on se sert d'une syntaxe linéaire alors que pour les langages iconiques visuels, on fait appel à une syntaxe spatiale et tabulaire. Mais avant de passer à la description sémiotique, il faut noter que chaque sémiotique linguistique ou non se compose de règles qui président la constitution des unités sémiotiques. En cuisine, par exemple, il y a de grandes unités comme : (/entrée/, /plat/, /dessert/, etc.), de petites unités qui sont dans le plat : (/viande/, /légumes/, etc.) et des sous unités comme (/salé/, /sucré/, /solide/, /liquide/, etc.) ; dans le code de la route, il y a des formes géométriques (/rond/, / triangle/, /rectangle/, etc.), des couleurs (/rouge/, /bleu/, etc.) et des manifestations sonores (/son long/, /son bref/ ou silence). En plus, la sémiotique se compose aussi de règles qui président la combinaison de ces unités. On remarque que dans le modèle linguistique, c'est la syntaxe qui joue ce rôle très important, mais dans les autres sémiotiques il existe aussi une autre forme de syntaxe. Dans le cas du code de la route, c'est la combinaison des formes, des couleurs et des figures qui aboutira à une signification globale (/cercle/ + /rang/ + /camion/ = interdiction de circulation adressée aux camions). Finalement, la sémiotique contient des règles qui président l'usage social et pragmatique de ces unités comme le cas de la production et la compréhension d'un énoncé ironique dans un code iconique visuel ou linguistique qui constitue un véritable scandale sémantique, puisque les valeurs de signes employés

[5] *Ibid.*, p. 59.
[6] *Idem.*

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

s'opposent à celles qu'ils ont dans le composant sémantique. Par exemple, dans le code de la route, une interdiction ne concerne que les personnes placées dans une situation interdite.

De ce fait, la description sémiotique a pour objet de définir les mécanismes internes d'un système sémiotique au niveau sémantique et formel, donc elle n'est pas normative ou prescriptive. Elle se fonde sur plusieurs concepts de structuralisme comme :

- *L'opposition* : une unité n'a de valeur descriptible que si elle s'oppose à une autre unité. Par exemple la notion « froid » ne peut être décrite que dans la relation qu'elle entretient avec son contraire « chaud ».
- *Le système* : « un ensemble de différences qui opposent des unités de même nature et de même statut »[7].
- *Le code* : « c'est l'association de deux systèmes de nature différente : un système signifié et un système signifiant »[8].
- *Le Syntagme* : par exemple dans l'énoncé : « je mange une pomme », chaque mot entretient des relations avec ses voisins.
- *Le Paradigme* : « c'est une classe d'éléments homogènes [...] ces éléments peuvent apparaître au même endroit d'un syntagme donné, deux unités peuvent être substituées l'une à l'autre, et l'énoncé reste grammatical »[9].

2 Le signe

2.1 Qu'est-ce qu'un signe ?

Le signe est une unité sémiotique existant dans des domaines différents : théologie, médecine, linguistique, etc. Il représente plusieurs ambiguïtés au niveau de sa définition, sa typologie et sa classification. Saint Augustin le définit comme « une chose qui, outre l'espèce ingérée par le sens, fait venir d'elle-même à la pensée quelque autre chose »[10]. Si on remonte aux origines, l'usage des signes a débuté avec les hommes primitifs pour se repérer dans leur environnement et communiquer l'emplacement du gibier afin de maintenir l'intégrité du groupe par rapport à la situation du monde matériel. À l'époque des stoïciens (troisième siècle Av.-J.C.), on commence à étudier le rapport entre la configuration des termes des syllogismes et la configuration des choses du monde que les termes désignent. La théorie médiévale, quant à elle, emploie les signes comme un moyen d'accès à la transcendance divine puisque Dieu est le créateur de tout le monde matériel.

La notion de signe s'est développée par la suite pour devenir l'objet d'étude de plusieurs sémioticiens[11] qui ont défini le signe comme : « un stimulus, c'est-à-dire une

[7] Klinkenberg, J. M., *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck, 1996, p. 138.
[8] *Ibid.*, p. 140.
[9] *Ibid.*, p. 147.
[10] Barthes, R., « Éléments de sémiologie », in *Communication n° 8,* Paris, Éditions du Seuil, 1964, p. 103.
[11] Saussure, Hjelmslev, Peirce, etc.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

substance sensible, dont l'image mentale est associée dans notre esprit à celle d'un autre stimulus qu'il a pour fonction d'évoquer en vue d'une communication »[12]. Pour Saussure, le signe est une entité psychique à deux faces indissociables : l'image acoustique ou l'expression (signifiant) et le concept ou le contenu (signifié). À la façon recto/verso d'une feuille de papier, cette union est arbitraire, c'est-à-dire qu'elle n'est motivée par aucune raison naturelle ou logique. Saussure a corrigé, alors, la tendance de comprendre le signe pour le seul signifiant comme le font d'autres sémioticiens qui considèrent les signifiés comme des substances qui doivent être expulsées de la linguistique et dirigées vers la psychologie. Pour Saussure, la théorie des signes linguistiques s'est enrichie du principe de double articulation : une première articulation qui concerne les unités significatives douées d'un sens et qui sont les mots ou les monèmes, et une deuxième articulation qui se penche sur les unités distinctives qui participent à la forme et n'ont pas directement un sens.

Pour L. Hjelmslev, le signe est une unité fondée sur le binarisme. Il est constitué d'une forme d'expression et d'une forme de contenu à l'aide d'une solidarité appelée « fonction sémiotique ». Il parle aussi des notions de forme et de substance en les associant au plan d'expression et celui du contenu. La forme est tout ce qui peut être décrit par la linguistique contrairement à la substance qui doit faire appel à des phénomènes extralinguistiques pour sa description. Elle peut avoir deux substances différentes : une substance phonique et un autre graphique. De ce fait, Hjelmslev précise qu'il y a deux types de substances : une substance d'expression (substance phonique arbitraire) et une substance du contenu (les aspects idéologiques et les émotifs). Il existe aussi deux types de forme : une forme d'expression, constituée par l'ensemble des règles paradigmatiques et syntagmatiques, et une forme du contenu qui comprend l'organisation des signifiés entre eux. Pour C. S. Peirce, le signe est triadique. Il nécessite la coopération de trois éléments complémentaires : le signe, l'objet et l'interprétant qui produit leur relation. Le signe se détermine par l'objet et l'interprétant se détermine par le signe, ce qui fait que l'interprétant se détermine par l'objet en passant par le signe. Celui-ci devient signe de l'objet en même temps que le signe détermine un nouvel interprétant et ainsi de suite. On peut en déduire alors, que le signe est un médium pour la communication d'une forme, il devient, chez Peirce, un vrai synonyme du signal.

R. Barthes relie principalement la notion de signe avec celle de langage. Il précise que : « tout ce qui a une signification serait un signe, or toute collection de signes serait un système de signes »[13]. Et comme tout système de signes serait un langage, les collections de faits dont on cherche la signification psychologique seraient des langages. À travers ces opérations, il est évident, selon lui, qu'on est en train de faire de la sémiologie. Mounin n'est pas d'accord avec cette démarche d'analyse en réclamant que « Barthes s'autorisait à emprunter pour analyser ces faits : les concepts, les principes et les méthodes de la linguistique, il croyait prendre un raccourci mais se perdait dans les sables d'une rhétorique »[14].

[12] Guiraud P., *La Sémiologie*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1983, p. 29.
[13] Mounin G., *Op. cit.*, p. 195.
[14] *Ibid.*

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

2.2 Le signifiant et le signifié

2.2.1 Le signifié

Saussure considère le signifié comme une représentation psychique d'une chose et pas la chose elle-même ; par exemple le signifié du mot « vache » n'est pas l'animal mais son image psychique. En plus, le signifié n'est pas perceptible, il ne peut être défini qu'à l'intérieur de la signification car il constitue « quelque chose que celui qui emploie le signe entend par lui »[15]. Le signifié est donc l'une des deux composantes du signe. La seule différence qui l'oppose au signifiant est que celui-ci est un médiateur car la matière est nécessaire pour lui.

2.2.2 Classement des signifiés

Le classement des signifiés est nécessaire pour dégager la forme du contenu. Selon Barthes, il existe deux classements du signifié linguistique :

- Le premier est externe, il fait appel au contenu « positif » des concepts. C'est le cas du groupement méthodique de Hallig et Wartbung, du champ notionnel de Trier ou du champ lexicologique de Matoré.

- Le deuxième est illustré à travers l'exemple de Hjelmslev qui décompose le monème en deux unités de sens plus petites (chienne = chien + femelle) ; et de Sorensen qui réduit le lexique de la parenté à une combinaison de primitifs (père = parenté mâle, parent = ascendant au premier degré). En ce qui concerne les signifiés sémiologiques, il n'existe pas actuellement un classement valable.

2.2.3 Le signifiant

Selon F. Saussure, « le signifiant » est l'image acoustique de la chose qui se diffère du « signifié », la représentation psychologique de la même chose. La seule différence entre ces deux notions est que la première nécessite la présence de la matière, même-si cette dernière n'est pas suffisante. Le signifiant est, alors, un médiateur matériel du signifié. Dans le langage humain, par exemple, le choix des sons n'est pas imposé par le sens lui-même. Le mot « chien » n'oblige en rien au son « chien » puisque ce son est différent dans les autres langues.

Cette matérialité du signifiant permet de distinguer la matière et la substance qui s'oppose à la forme créée par l'association de ces deux substances dans le signe linguistique (substance acoustique sur le plan de l'expression : sons, objets, images, etc., ou substance psychologique au niveau du contenu). Le signifié est en quelque sorte derrière le signifiant et ne peut être atteint qu'à travers lui, c'est-à-dire qu'il y a un rapport arbitraire entre ces deux notions. Cependant, pour Benveniste, ce qui est arbitraire, c'est le rapport entre le signifiant et la chose signifiée (le son chien et l'animal). Alors que Hjelmslev opte pour une relation entre le plan d'expression et le plan du contenu en privilégiant une représentation graphique :

[15] Barthes R., *Op. cit*, p. 107.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

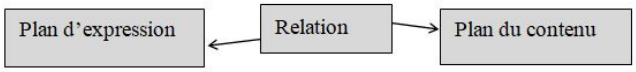


Fig. 1 : Relation entre le plan d'expression et le plan du contenu

Pour Lacan, repris par Leclair et Laplanche, il préfère la représentation S/s. Le signifiant (S) est globalement constitué d'une chaîne à niveaux multiples (métaphorique). Le signifiant et le signifié sont dans un rapport flottant et ne coïncident que par certains points d'ancrage. La barre de séparation entre le (S) et le (s) a une valeur propre car elle représente le refoulement du signifié. D'autres sémioticiens préfèrent la représentation (Sa) = (Sé), c'est-à-dire l'existence d'une équivalence et non d'identité entre le signifiant et le signifié, c'est bien le cas des systèmes non isologues dans lesquels les signifiés sont matérialisés à travers un autre système.

2.2.4 Classement des signifiants

À propos du classement des signifiants, Barthes le considère comme une structuration proprement dite du système. Il s'agit, selon lui, de « découper le message (sans fin), constitué par l'ensemble des messages émis au niveau du corpus étudié, en unités signifiantes minimales à l'aide de l'épreuve de commutation, de grouper ces unités en classes paradigmatiques et de classer les relations syntagmatiques qui relient ces unités »[16]. L'ensemble de ces opérations permettrait une classification pertinente pour une exploitation ultérieure des résultats.

2.3 Les types de signes

Il y a plusieurs critères permettant de classer les signes. Pour Umberto Eco[17], il existe neuf classements de signes selon :

- La source du signe.
- Qu'il s'agit d'un signe naturel ou artificiel.
- Le degré de spécificité sémiotique.
- L'intention et le degré de conscience de l'émetteur.
- Le canal physique et l'appareil récepteur humain concerné.
- Le rapport signifiant et signifié.
- La possibilité de reproduire le signifiant.

[16] *Ibid.*, p. 109.

[17] Eco U., *Lector in fabula, ou la Coopération interprétative dans les textes, narratifs*, traduit par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, coll. « Figures » (1979) 1985.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

- Le type de lien présumé du signe avec son référent.
- Le comportement que le signe induit chez le destinataire.

Mais d'après Barthes, les classements les plus fréquents se fondent sur le critère du rapport entre les différents éléments du signe (rapport entre le signifiant et le signifié, lien entre le signe et le référent). Il propose, alors, un classement de signes en quatre catégories : indices, icônes, symboles et signes au sens strict. Par ailleurs, certains sémioticiens excluent cette dernière catégorie et optent seulement pour les trois premières. Dans ce cas, la catégorie « symbole » contient toutes les espèces de signes.

2.3.1 L'indice

C'est un signe qui entretient avec le référent un rapport de contiguïté et de causalité. On appelle la face signifiante du signe « l'indiquant » et la face signifiée « l'indiqué ». La trace d'une main sur la joue, par exemple, témoigne d'une gifle, le bronzage de peau indique l'exposition au soleil, l'odeur de brûlé indique quelque chose qui brûle, etc. Selon Peirce, il existe deux types d'indices :

- Les indices naturels : qui n'ont aucune intention de communication, c'est le cas du bruit de verre brisé, rougeur, emprunts, etc.
- Les indices artificiels : ce sont de faux indices produits pour détourner l'attention, c'est le cas de la fumée, du bruit artificiel, etc.

Pour C. S. Peirce, un indice est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote parce qu'il est réellement affecté par cet objet. Il s'agit d'un :

> « signe qui perdrait immédiatement le caractère qui en fait un signe si son objet était supprimé, mais ne perdrait pas ce caractère s'il n'y a pas d'interprétant. Exemple : un moulage avec un trou de balle dedans comme signe d'un coup de feu ; car sans le coup de feu il n'y aurait pas eu de trou ; mais il y a un trou là, que quelqu'un ait l'idée de l'attribuer à un coup de feu ou non »[18].

Donc l'indice est un fait immédiatement perceptible qui nous fait connaître quelque chose à propos d'autres faits qui ne sont pas perceptibles.

2.3.2 L'icône

Cette notion, qu'on écrit parfois sous sa forme anglaise sans accent circonflexe « icone », représente un signe qui entretient une relation de ressemblance et de similarité avec le réel quelle que soit la nature du référent. Tel est le cas d'une carte géographique, d'une image renvoyée par le miroir, d'un dessin ou d'une peinture, photocopie, etc. Pour Peirce, une icône est un signe qui posséderait le caractère qui le rend signifiant, même si son objet n'existe pas. Il précise, à ce propos, qu'une icône est « un signe qui

[18] Peirce C. S., *Écrits sur le signe*, Traduit par Gérard Deledalle, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 139-140.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

renvoie à l'objet qu'il dénote simplement en vertu des caractères qu'il possède, que cet objet existe réellement ou non »[19].

2.3.3 Le symbole

Il s'agit d'un signe qui entretient avec la réalité un rapport conventionnel et arbitraire. C'est le cas du /noir/ qui symbolise le deuil, le /blanc/ qui reflète la pureté et la paix, le /rouge/ qui symbolise la guerre et le sang, la balance qui traduit les fondements de la justice, etc. Pour Barthes[20], n'importe quel élément peut être support d'un symbole. Afin d'illustrer cela, il a donné l'exemple de l'icône lorsqu'elle est dépouillée de sa fonction iconique. Celle-ci peut renvoyer essentiellement à un être ou une abstraction comme le cas de la /balance/ pour la justice, sans oublier les relations entre les tropes rhétoriques qui sont aussi des symboles. Pour Peirce, un symbole est un signe qui perdrait le caractère qui en fait un signe s'il n'y avait pas d'interprétant. Il précise qu'un symbole est « un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote en vertu d'une loi, d'ordinaire une association d'idées générales, qui détermine l'interprétant du symbole par référence à cet objet. Il est donc lui-même un type général ou une loi »[21].

2.3.4 Les signes au sens strict

Il s'agit des signes arbitraires et non correspondants. C'est le cas de la plupart des signes linguistiques, les numéros de téléphone, etc. Certains sémioticiens parlent aussi du « signal » comme Buyssens et Prieto. Ils le considèrent comme un indice très particulier et conventionnel produit par l'émetteur pour manifester une intention au récepteur. Cela veut dire, selon cette définition, que le signal est un indice artificiel.

2.4 Les fonctions du signe

La fonction du signe se résume généralement dans la communication et la transmission d'idées au moyen d'un message. Ceci nécessite la présence d'un objet partagé entre un destinateur et un destinataire au moyen d'un code, d'un canal et d'un référent. On peut résumer ces six éléments à travers le schéma classique de R. Jakobson :

En exploitant ce schéma, il existe alors six fonctions linguistiques qui sont valables pour tous les modes de communication :

2.4.1 Fonction émotive (expressive)

Elle traduit la relation entre l'émetteur et le message, c'est-à-dire qu'elle permet d'orienter le message sur le destinataire afin de révéler ses sentiments, ses opinions et ses émotions. Lorsque nous émettons des idées, nous pouvons exprimer, alors, notre attitude, notre jugement à l'égard de cet objet d'une manière subjective : beau/laid, bien/mal, respectable/ridicule, etc. Mais les émotions spontanées d'origine sociale sont des indices naturels qu'il ne faut pas confondre avec celles d'origine personnelle.

[19] *Ibid.*
[20] Barthes R., *Op. cit.*
[21] Peirce C. S., *Op. cit.*

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

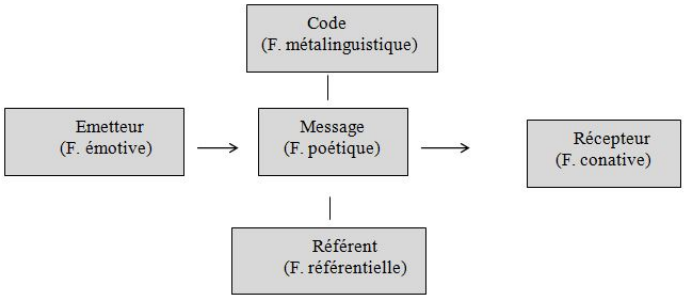


Fig. 2 : Schéma de Jakobson

2.4.2 La fonction référentielle

Elle traduit la relation entre le message et l'objet auquel il réfère, c'est-à-dire qu'elle permet d'orienter le message sur le contexte et le référent afin d'en extraire le maximum d'informations, c'est la base de toute communication. Nous émettons, alors, des idées relatives à la nature du référent d'une manière objective, observable et vérifiable contrairement à la fonction émotive. Selon P. Guiraud, « la fonction référentielle et la fonction émotive sont les bases à la fois complémentaires et concurrentes de la communication […] l'une est cognitive et objective, l'autre effective et subjective. Elles supposent des types de codage très différents, la seconde ayant sa source dans les variations stylistiques et dans les connotations »[22].

2.4.3 La fonction conative

Elle traduit la relation entre le message et le récepteur, c'est-à-dire que la communication veut obtenir une réaction de ce dernier en s'adressant à son intelligence et à son affectivité pour l'influencer et mobiliser sa participation. C'est bien le cas de la « publicité » dans laquelle on veut motiver le destinataire par des signes en effaçant le contenu référentiel du message.

2.4.4 La fonction poétique ou esthétique

Elle traduit la relation entre le message et lui-même. « C'est la fonction esthétique par excellence, dans les arts le référent c'est le message qui cesse d'être l'instrument de la communication pour en devenir l'objet »[23].

2.4.5 La fonction phatique

Elle permet d'orienter le message sur le canal afin d'établir, de maintenir ou de vérifier la fiabilité du contact. Elle joue un rôle très important car elle permet l'organisation des discussions, l'intégration aux groupes, etc. Elle sert « essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication, à vérifier si le circuit fonctionne (allo, vous

[22] Guiraud, P., *La Sémiologie*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 1983, p. 10.
[23] *Ibid.,* p. 11.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

m'entendez ?), à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne relâche pas (Dites, vous écoutez ?) »[24]. Le message phatique a pour référent la communication elle-même, alors que le référent du message poétique est le message lui-même et celui du message émotif est l'émetteur.

2.4.6 La fonction métalinguistique

C'est une fonction qui permet d'établir une réflexion rigoureuse sur le code afin de définir particulièrement ces mots ou ces règles. Dans le dictionnaire, par exemple, cette fonction est assurée par les mots de la colonne droite qui permettent d'expliquer le mot en étude et qui comportent parfois plusieurs sens de différentes natures. P. Guiraud souligne que « la fonction métalinguistique a pour but de définir le sens des signes qui risquent de n'être pas compris du récepteur [...] la fonction métalinguistique réfère donc le signe au code d'où il tire sa signification »[25].

3 Le sens et la signification

3.1 Le sens

C'est un mot qui présente plusieurs ambiguïtés. Selon *Le Grand Robert*, il y a deux définitions du sens : « idée que représente un signe » et « idée à laquelle un objet de pensée peut être rapporté ». Au Moyen âge, on assiste à l'usage de deux notions différentes : *le sens* (latin, « senus ») ou signification immédiate de ce qui tombe sous le sens et *le sen* (germ, « sinno », « direction ») qui désigne l'au-delà du sens. L'évolution de la linguistique a confondu ces deux conceptions qui sont considérées, à tort, comme synonymes dans plusieurs contextes à travers les siècles. Par ailleurs, la notion de sens jouit de nos jours d'une nouvelle perspective de définition voire notamment avec la naissance de la Nouvelle Critique moderne et la théorie de réception de Jauss[26]. Le sens d'une phrase ou d'un texte, par exemple, dépend de deux axes : le premier concerne l'auteur et son intention de production alors que le second se focalise sur le lecteur et son interprétation du contenu dégagé.

De ce fait, le sens peut être multiple et chaque interprétation ne ressemble pas à l'autre, c'est-à-dire que l'interprétation faite par un lecteur donne à chaque fois un sens différent de celui d'un autre lecteur et qui ne coïncide pas forcément avec l'intention de l'auteur. Tout message présente donc deux sens :

- Un sens « poétique » : (signe affectifs, esthétiques, etc.) dont la fonction est de créer un univers imaginaire à travers lequel on signifie une expérience irrationnelle donnée par le récepteur à partir d'une libre interprétation implicite.
- Un sens « technique » : dont la fonction est de signifier une expérience rationnelle, il est entièrement codé, enfermé et virtuellement contenu dans le code contrairement au sens esthétique qui est partiellement codé.

[24] *Ibid.,* p. 12.
[25] *Ibid.,* p. 13.
[26] Kalinowski I, « Hans-Robert Jauss et l'esthétique de la réception », *Revue germanique internationale* [En ligne], 8 1997, mis en ligne le 09 septembre 2011, consulté le 16 mai 2018. URL : http://journals.openedition.org/rgi/649 ; DOI : 10.4000/rgi.649

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

Les codes techniques désignent :

> « un système de relations objectives, réelles, observables et vérifiables […], alors que les codes esthétiques créent des représentations imaginaires […] le message esthétique est l'analogue du surréel, de l'invisible, de l'ineffable ou d'une réalité que les signes techniques ne sont pas »[27].

Cette ambiguïté présentée par le « sens » pousse les philosophes du langage depuis l'antiquité à ramener le sens à la référence et à exclure le sens dérivé en préservant le seul sens, de manière objective, qui sera le véritable objet du langage, mais parfois on remarque que le sens s'oppose à la référence en ce qu'il est un objet linguistique qui ne se confond pas avec sa dénotation (exemple : « voiture » et « bagnole », qui n'ont pas la même valeur même si elles désignent la même chose).

3.2 La signification

C'est l'élément du contenu qu'apporte un signe.

> Pour Barthes, « c'est l'acte qui unit le signifiant et le signifié, acte dont le produit est le signe […], la signification (sémiosis) n'unit pas des êtres unilatéraux, elle ne rapproche pas deux termes pour la bonne raison que le signifiant et le signifié sont chacun à la fois, terme et rapport »[28].

De ce fait, la signification est un objet statique immanent qui trouve son intérêt dans la pratique lexicographique, elle s'oppose au sens dont l'objet est vivant. Un texte, par exemple, a un sens mais les mots dans le dictionnaire n'ont qu'une signification, c'est-à-dire qu'ils ont pour rôle la description, l'explication et l'analyse qui aboutiront à la fin à un ou plusieurs sens d'un mot donné dans différents contextes. La signification joue, alors, un second rôle par rapport au rôle du sens, le véritable objet de la sémantique qui peut se transmettre, s'apprendre et se comprendre. Pour rendre compte du phénomène de la signification, il faut aussi le lier à celui de la valeur, c'est-à-dire qu'il faut aborder le signe non pas par sa « composition » mais aussi par ses « entours ».

> Saussure usait de l'image d'une feuille de papier, « en la découpant, on obtient d'une part divers morceaux (A, B, C) dont chacun a une valeur par rapport à ses voisins et d'autre part chacun de ces morceaux a un recto et verso […] (AA', BB', CC') c'est la signification »[29].

La production du sens, selon Saussure, n'est pas la seule corrélation d'un signifiant et d'un signifié, mais un acte de découpage simultané de deux masses amorphes de deux « royaumes flottants ».

[27] Guiraud P., *Op. cit.*, p. 52.
[28] Barthes R., *Op. cit.*, p. 110.
[29] *Ibid.,* p. 114.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

4 La lisibilité sémiotique : l'exemple du signe textuel

On peut définir la lisibilité sémiotique comme le passage de l'écriture vers la lecture pour le signe textuel ou le passage de la production à l'interprétation pour le signe non-linguistique. Pour le premier cas, Sorin précise qu'il s'agit d'un :

> « processus textuel à l'intérieur duquel le texte, à travers ses niveaux de structures et tout un réseau de composantes et d'opérations, génère des interprétations prévues dans sa stratégie, menant ainsi le lecteur modèle à l'interprétation globale »[30].

On peut remplacer le texte, ici, par l'image et le son dans le cas du cinéma en faisant une lisibilité sémiotique visuelle et auditive de toutes les composantes du code cinématographique, à savoir que la première étape de la réalisation d'un film, c'est l'écriture du scénario qui constitue un point commun avec le roman.

De ce fait, on reconnaît à la lisibilité sémiotique textuelle dix composantes inter-reliées, cinq appartenant à la lisibilité narrative tel que : le parcours narratif, la structure actantielle, le schéma narratif, la structure idéologique et la structure axiologique, et cinq composantes appartenant à la lisibilité discursive : le parcours figuratif, la configuration discursive, le rôle thématique, l'énonciation et l'énoncé, etc. Parmi les autres composantes de la lisibilité sémiotique, on trouve également le personnage. Celui-ci joue un rôle essentiel dans l'analyse des œuvres. La sémiologie le considère comme « un signe » complexe, c'est-à-dire qu'il peut être analysé sémiotiquement comme un signe, une signification, ou une unité de sens. Le personnage n'est donc pas analysé d'un point de vue psychologique ou dramatique, mais c'est son fonctionnement en général qui est prioritaire. D'après P. Hamon, « le personnage renvoie à un signifié lui conférant un sens »[31]. En tant qu'objet sémiotique et unité de signification, le personnage possède une étiquette sémantique qui « n'est pas une donnée, *a priori*, stable qu'il s'agirait purement de reconnaître, mais une construction qui s'effectue progressivement, le temps d'une lecture, le temps d'une aventure fictive »[32]. Il est donc à la fois le produit, l'effet de contexte (soulignement de rapports sémantiques intratextuels) et d'une activité de mémorisation et de reconstruction opérée par le lecteur.

D'après Philippe Hamon (1977), il existe trois grands types de signes qui génèrent le personnage du roman et qu'on peut appliquer également à celui du théâtre ou du cinéma. Il s'agit des signes référentiels, déictiques et anaphoriques liés directement ou indirectement au personnage à savoir que chaque catégorie a ses propres particularités.

- Les signes référentiels : qui se définissent par le dictionnaire et qui : « renvoient à une réalité du monde extérieur […] ou à un concept […], ils font tous référence à un savoir institutionnalisé ou à un objet concret appris »[33].

[30] Sorin N., « Le personnage référentiel comme composante de la lisibilité sémiotique », *in Applied Semiotics/Sémiotique appliquée* 1 : 2 1996, 123-132.
[31] Hamon Ph., *Le Personnel du roman*, Génève, Librairie Droz, 1983, p. 125.
[32] *Ibid.*, p. 126.
[33] *Ibid.*, p. 121.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

- Les signes déictiques ou embrayeurs : c'est-à-dire les traces de la présence de l'auteur, du narrateur, du lecteur, du spectateur ou de leur porte-parole (énoncé /énonciation). Le sens de ces signes n'est accompli que par les situations concrètes du discours.

- Les signes anaphoriques : qui introduisent des isotopies discursives. Ils rappellent les informations importantes et préparent la suite du récit. Ils renvoient uniquement à la fonction du contexte : « leur fonction est essentiellement cohésive, substitutive et économique »[34].

À partir de ces trois types de signes, Philippe Hamon distingue entre autres trois catégories de personnages : les personnages embrayeurs, les personnages anaphoriques et les personnages référentiels. Cette dernière semble la plus importante car elle a une fonction d'ancrage réaliste aidant à la construction de l'illusion réaliste. Les personnages référentiels sont une catégorie comprenant les personnages historiques, mythologiques, allégoriques ou sociaux qui demandent à être reconnus et compris par le lecteur ou le spectateur en faisant appel à leur compétence socio-culturelle.

> D'après P. Hamon, « tous renvoient à un sens plein et fixe, immobilisé par une culture, à des rôles, des programmes et des emplois stéréotypés [...]. Ils serviront essentiellement d'ancrage référentiel en renvoyant au grand texte de l'idéologie, des clichés ou de la culture. Ils assurent ce que R. Barthes appelle un effet de réel »[35].

Pour conclure, on peut dire que le statut sémiologique des personnages assure une lisibilité et une cohérence du récit dans toutes les œuvres, romanesques, cinématographiques et théâtrales par le biais de sa triple distinction du personnage anaphorique, référentiel et embrayeur, par les rôles thématiques, actanciels et actoriels qu'il supporte, par son signifiant et signifié, et par la correspondance entre le héros et les valeurs admises d'une société, etc. On peut dire alors que l'étude de la lisibilité sémiotique du personnage touche plusieurs éléments à la fois différents et complémentaires qui permettent de donner une vision particulière par rapport à l'intrigue.

5 Conclusion

À travers les réflexions théoriques que nous avons étalées tout au long de cet article, nous pouvons avancer que la sémiologie présente un champ d'étude très vaste englobant plusieurs notions complexes et difficiles à contourner. Elle se donne pour projet d'étudier, non seulement le sens des objets, mais aussi comment celui-ci se fabrique en expliquant les lois du fonctionnement des signes et de leurs interprétations. Il s'agit d'une science qui a pu frayer son chemin parmi de nombreuses disciplines des sciences humaines grâce à ses nouvelles perspectives de recherches et à la multitude de théories qui la nourrissent.

[34] *Ibid.*, p. 197.
[35] *Idem.*

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

Ainsi, en plus de sa transdisciplinarité, la sémiotique a réussi à devenir une science indépendante à savoir son importance dans l'interprétation et la compréhension des codes linguistiques et extralinguistiques, ce qui lui procure une propriété particulière. Son principal apport est apparu clairement dans ses rapports avec d'autres disciplines comme la sémantique, la linguistique, la sociologie, etc. Elle se dote actuellement de différentes théories sémiotiques où le signe se conçoit selon des modèles : dyadique, triadique ou même prendre l'acception d'un déictique.

Il est à reconnaître aussi qu'il existe d'autres approches théoriques et méthodologiques complémentaires à la sémiologie pour étudier les systèmes de signes. Parmi les plus reconnues, nous pouvons citer les approches : structurale, logico-pragmatique, énonciative, etc. Les rapports de celles-ci avec la sémiologie méritent une étude approfondie afin d'expliciter leurs fonctionnements de manière plus concrète.

Références bibliographiques

Barthes, Roland (1964), « Éléments de sémiologie », in *Communication n° 8, Paris,* Éditions du Seuil.

De Saussure, Ferdinand (1995), *Cours de linguistique générale, Paris,* Éditions Payot.

Eco Umberto (1979), *Lector in fabula, ou la Coopération interprétative dans les textes, narratifs*, traduit par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, coll. « Figures ».

Guiraud, Pierre (1983), *La Sémiologie*, Paris, PUF, Que sais-je ?.

Hamon, Philippe (1983), *Le Personnel du roman*, Genève, Librairie Droz.

Henault, Anne (1992), *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF, Que sais-je ?

Kalinowski, Isabelle (2011), « Hans-Robert Jauss et l'esthétique de la réception », *Revue germanique internationale* [En ligne], n° 8, mis en ligne le 09 septembre 2011, consulté le 16 mai 2018. URL : http://journals.openedition.org/rgi/649.

Klinkenberg, Jean-Marie (1996), *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck.

Mounin, Georges (1970), *Introduction à la sémiologie*, Paris, Éditions de Minuit.

Peirce, Charles Sanders (1978), *Écrits sur le signe*, Traduit par Gérard Deledalle, Paris, Éditions du Seuil.

Sorin, Noëlle (1996), « Le personnage référentiel comme composante de la lisibilité sémiotique », *in Applied Semiotics/Sémiotique appliquée,* 1(2), p. 123-132.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222